



Interactions communicatives et psychologie : approches actuelles. Introduction

Isabelle Olry-Louis, Claude Chabrol

► To cite this version:

Isabelle Olry-Louis, Claude Chabrol. Interactions communicatives et psychologie : approches actuelles. Introduction. Olry-Louis Isabelle, Chabrol Claude (dir.). Interactions communicatives et psychologie : approches actuelles, Presses de la Sorbonne nouvelle, 265 p., 2007. halshs-00710627

HAL Id: halshs-00710627

<https://shs.hal.science/halshs-00710627>

Submitted on 21 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

OLRY-LOUIS Isabelle, Maître de Conférences en Psychologie, Université Paris III Sorbonne Nouvelle, France

CHABROL Claude, Professeur de Psychologie Sociale, Université Paris III Sorbonne Nouvelle, France

Ces actes rendent compte des journées d'étude qui se sont tenues à l'Université Paris III les 8 et 9 octobre 2004 sur le thème des interactions communicatives. Ces journées, organisées par le Groupe de Recherche en Psychologie de la Communication et parrainées par la Société Française de Psychologie, se proposaient alors de faire un tour d'horizon de ce que la psychologie, au contact d'autres disciplines, peut apporter à l'étude des interactions et des stratégies discursives à l'œuvre dans les situations de communication sociale courante, de communication pédagogique ou de communication professionnelle.

De fait, aujourd'hui, bien des domaines de la psychologie sont concernés par les applications des recherches sur les interactions communicatives. En effet, dès lors qu'ils se reconnaissent à travers les processus psychologiques d'intercompréhension, de co-construction de sens ou d'influence sociale, les terrains de l'école, du travail, des médias, des organisations, des relations interculturelles ou thérapeutiques sont concernés par une description des échanges, l'analyse pouvant conduire à définir des séquences de comportements significatifs pour chacun de ces champs. Le but de ces journées était donc de rassembler les chercheurs qui contribuent aujourd'hui, et parfois depuis fort longtemps, à l'élaboration de ce champ d'étude et d'organiser une communauté d'intérêt dans le champ très large des interactions communicatives entre des domaines et des disciplines variées de la psychologie.

Pour aller dans ce sens, il convient tout d'abord de se mettre d'accord sur les termes. Qu'entend-on exactement par « interactions communicatives » ? Une fois cette clarification établie, nous verrons quelles disciplines sont directement impliquées par leur étude et comment chacune d'elles les appréhende, avant de pointer quelques questions vives du domaine.

La notion d'interaction communicative.

L'interaction désigne, si l'on en croit Vion (1992, p. 17) « *toute action conjointe, conflictuelle ou coopérative mettant en présence deux ou plus de deux acteurs* », ce qui renvoie aussi bien aux échanges conversationnels qu'aux transactions financières, aux jeux amoureux ou encore aux matches de boxe. Se référant à Goffman, Jacques Cosnier (in Chareaudeau et Maingueneau, 2002, p. 319) précise pour sa part que :

« l'interaction, c'est d'abord les processus d'influence mutuelles qu'exercent les uns sur les autres les participants à l'échange [...] mais c'est aussi le lieu où s'exerce ce jeu

d'actions et de réactions : une interaction, c'est une rencontre, c'est-à-dire l'ensemble des événements qui composent un échange ».

Qu'ajoute alors le caractère « communicatif » à l'interaction ? Tout d'abord, si l'on prend l'interaction comme une suite d'actions interdépendantes, l'on peut concevoir que ces actions constitutives de l'interaction puissent être ou non de nature communicative. Dans ce dernier cas, les influences mutuelles exercées par les interlocuteurs portent sur le plan de leurs univers mentaux. En effet, comme le rappelle Baker (in Olry-Louis, 2003), dialoguer présuppose l'élaboration d'une représentation de l'univers mental de son interlocuteur et d'adaptation des énoncés en fonction d'une telle représentation.

Deuxièmement, pour distinguer les interactions communicatives des interactions verbales plus souvent évoquées (cf. Bange, 1987 ; Kerbrat-Orecchioni, 1990), il faut spécifier les premières par le fait qu'elles se déclinent sur des versants non spécifiquement langagiers. Renvoyant aux composantes non seulement verbales mais aussi paraverbales et non verbales de l'interaction, elles impliquent aussi des manifestations corporelles et artefactuelles. L'interaction communicative apparaît donc multimodale, englobant le niveau discursif, proprement langagier, et le niveau communicationnel de l'échange, qui a trait à l'ensemble des moyens mis en œuvre pour affecter le processus de communication. De fait, les participants disposent de toute une gamme de stratégies qui leur permettent d'assurer le déroulement de l'échange selon la double mécanique du principe de coopération et de celui de compétition, toute interaction communicative étant source de négociations, de concessions, d'accords, de réconciliations mais aussi de turbulences, de polémiques, de conflits, de ruptures (Berrendonner & Parret, 1990 ; Vion, 1992).

Dès lors, les interactions communicatives auxquelles on va s'intéresser (i) se trouvent à la base de la communication, de la pensée et de l'apprentissage de la parole, (ii) sont des pratiques sociales réelles et (iii) invitent donc à une recherche qui articule l'influence sociale, le langage et la cognition, en situation naturelle ou artificielle. C'est ce qui explique que l'étude des interactions communicatives revienne pour une large part à la psychologie, avec au premier chef la psychologie sociale de la communication et la psychologie du développement, à côté des approches strictement conversationnelles issues de la pragmatique. Après un rappel succinct des conditions de développement de cette dernière, nous examinerons le propre de chacune des perspectives adoptées et des liens qu'elles ont été amenées à tisser entre elles.

Pragmatique, interactions et psychologies

Si l'on peut remonter jusqu'à Aristote pour introduire l'histoire de la pragmatique, c'est Morris, en 1946, qui lui a donné pour objet l'origine, l'usage et les effets des signes au sein des comportements dans lesquels ils apparaissent (Armengaud, 1999). Initiée en philosophie à partir d'une réflexion sur la pratique du langage ordinaire, la pragmatique est aujourd'hui constituée comme un domaine de recherches traversant plusieurs disciplines, dont l'analyse de la conversation est devenue une composante majeure (Ghiglione & Trognon, 1993).

Le développement de la pragmatique s'est effectué dans une double tradition, philosophique d'une part, avec des auteurs comme Russell, Wittgenstein, Austin en Angleterre puis avec Grice, Searle et Vanderveken outre Atlantique, lesquels ont offert, avec la théorie des actes de langage, un cadre d'approche plus fonctionnel de la langue et sociologique, d'autre part :

considérant la parole comme une activité centrale de la vie sociale, Garfinkel et ses collaborateurs ont associé à l'ethnométhodologie l'analyse conversationnelle pour rendre compte, à travers la description des procédures d'organisation et de séquentialisation à l'œuvre dans les conversations naturelles, de la manière dont les participants co-élaborent ce qu'ils accomplissent.

Dans ce contexte, l'on peut se demander quelle a été la place de la psychologie. Si elle a pris, pour des raisons que nous allons développer, une part très modeste à l'essor de la pragmatique et à l'étude des interactions en tant que telles, la psychologie a été en retour, comme nous le verrons ensuite, traversée par de profonds bouleversements (Bernicot et Trognon, 2002).

Les interactions ont toujours intéressé les psychologues développementalistes (Bruner, 1983 ; Vygotski, 1934/1985) et les psychologues sociaux (Doise et Mugny, 1997 ; Mead, 1934 ; Moscovici, 1984), mais il est juste de reconnaître que, jusqu'à une date récente, des difficultés épistémologiques, théoriques ou méthodologiques ne permettaient pas aux démarches interactionnistes, symboliques ou non, de développer des applications systématiques et totalement explicites en psychologie.

Les obstacles épistémologiques résidaient pour une part dans la prédominance, majoritaire dans la discipline, d'une conception *subjectiviste solipsiste* qui privilégie dans la description et surtout l'explication, l'étude du sujet humain isolé et de ses structures psychiques propres, cognitives et affectives, ou d'une orientation *objectiviste* qui, de façon complémentaire, focalise l'attention sur les caractéristiques des objets du monde physique et social et la nature des tâches qu'ils requièrent (organisation et division du travail), en lien ou non avec les contraintes physiologiques et neurologiques produites par le corps et le cerveau humain, sans accorder à la situation ou au contexte une grande importance.

Or, l'analyse psychologique des interactions implique une conception plus complexe à la fois intersubjective et dialectique (sujet/objet) ou encore inter-objective (Brassac, 2004) des phénomènes psychologiques avec une forte prégnance des données situationnelles et contextuelles. Après ce que certains présentent comme « le tournant pragmatique » de la psychologie (Bernicot et Trognon, 2002), les phénomènes cognitifs y sont conçus comme *situés et distribués*, c'est à dire dépendants des circonstances et des transactions entre des acteurs sociaux engagés dans des activités finalisées et dotées de connaissances et de représentations qui seront progressivement partagées.

Une nouvelle conception de l'étude du langage en psychologie a accompagné ce mouvement. Les données et surtout les pratiques langagières attestées et observables ont été, sous l'influence de l'ethnométhodologie, de l'analyse conversationnelle, de la pragmatique, de la sémiotique et de l'analyse du discours, considérées de plus en plus comme pertinentes dans presque tous les domaines de la psychologie. Quelques exemples suffiront à s'en convaincre.

En psychologie du langage, l'on se demande actuellement comment se construit le sens d'un énoncé, à partir de quelles inférences, de quelles représentations des représentations d'autres personnes, sur la base de quels facteurs contextuels, lesquels interviennent à quel moment du processus d'interprétation (cf. Bernicot, Caron-Pargue & Trognon, 1997).

En psychologie du travail – et dans les disciplines voisines – l'enregistrement de transactions sociales (Borzeix & Fraenkel, 2001 ; Cicurel & Doury, 2001 ; Grosjean & Mondada, 2004) ou d'activités professionnelles qui s'accomplissent au moyen de la parole comme la participation à des réunions (Chabrol, 1994), à des entretiens de recrutement (Camus, 1999), à des relèves

de poste (Grosjean & Lacoste, 1999), à des échanges téléphoniques (Engrand, Lambolez & Trognon, 2002) s'est répandu, en même temps que l'étude des raisonnements conduits en situation naturelle tendait à montrer que le raisonnement déductif est souvent de nature communicationnelle (Kostulski & Trognon, 1998).

En psychologie du développement, d'une part, les questions posées par l'acquisition du langage sont aujourd'hui, avec l'essor d'une pragmatique développementale centrée sur le fonctionnement de la conversation, de savoir par exemple comment l'enfant parvient à établir des correspondances entre la forme des énoncés et les contextes de communication (Deleau, 1990, 1999 ; Veneziano, in Bernicot, Caron-Pargue & Trognon, 1997 ; Guidetti & Laval, 2004). D'autre part, les travaux actuellement conduits en référence aux théories interactionnistes du développement (Bronckart, 1996) de Vygotski (1934/1985) et de Bruner (1983, 1991) ont porté sur le rôle des interactions dans les apprentissages scolaires et dans l'acquisition de concepts (Danis, Schubauer Leoni & Weil-Barais, 2003 ; Gilly, Roux & Trognon, 1999 ; Olry-Louis, 2003).

Examinons à présent plus en détail quelques-uns des principes théoriques et méthodologiques sur lesquels les chercheurs se fondent pour examiner les interactions communicatives en psychologie sociale et en psychologie du développement, disciplines qui, de notre point de vue, s'efforcent aujourd'hui de repenser leurs concepts et leurs méthodes à partir de problématiques propres aux interactions.

Les perspectives de la psychologie sociale de la communication

Comme Marcel Bromberg nous le rappelle dans sa contribution, il existe peu d'activités sociales qui ne soient pas concernées par le langage. Si celui-ci nous permet d'agir sur le monde, il nous fait aussi et surtout tenter de partager nos pensées avec autrui. L'étude de son usage est donc fondamentale pour la psychologie, l'enjeu étant de comprendre comment l'on utilise le langage en situation de communication.

De ce point de vue, il nous faut souligner ici l'importance qu'a revêtu dans ce champ l'approche de Ghiglione, dont l'originalité a consisté, dès les années soixante-dix, à considérer *le langage*, non pas comme un phénomène transparent, un simple miroir en quelque sorte, mais plutôt comme une source de questionnement. Quelles sont les spécificités des situations de communication dans lesquelles il se déploie ? Quelles relations unissent les activités cognitives du sujet communicant et son langage ? Comment et avec quels effets les échanges interlocutoires sont-ils réglés ? Telles sont les principales questions qu'il a proposées, avec d'autres, à la communauté scientifique (Bromberg et Trognon, 2004 ; Chabrol, 1994 ; Ghiglione, 1986 ; Ghiglione & Chabrol, 2000).

C'est dans ce cadre que, pour décrire toute communication verbale, l'on s'est peu à peu mis à reconnaître l'importance des *mécanismes inférentiels* au côté des mécanismes de décodage plus classiquement établis. En somme, le sujet social serait progressivement passé du statut d'émetteur-récepteur, à celui de locuteur-interlocuteur, doté de mécanismes cognitifs qui anticipe et produit des stratégies persuasives dans un acte communicatif renvoyant tout autant à un transfert d'information qu'à l'établissement d'une relation.

Comme le dit Bromberg (in Chabrol, Olry-Louis & Najab, à paraître) :

« plus qu'un simple sujet "parlant", un sujet "communiquant" est aujourd'hui conceptualisé comme un être social empirique qui est tout à la fois un "intra-locuteur", porteurs de savoirs, de croyances, d'attitudes propositionnelles, de représentations sur le monde, de compétences multiples et "un inter-locuteur", c'est-à-dire un acteur impliqué dans une situation d'interaction communicative ».

Les *situations de communication* ont quant à elles été définies par Patrick Charaudeau (in Bromberg & Trognon, 2004) comme des cadres de contraintes psychosociales – caractérisées par leurs finalités, par l'identité des participants, par les circonstances ... – qui préfigurent la façon de mettre en scène le discours. S'exprimant quelquefois sous forme de *contrats de communication*, c'est-à-dire comme « ce qui parle avant que quiconque ait parlé, ce qui est compris avant même qu'on l'ait lu », ces situations constitueraient un cadre, un contexte qui s'imposerait en quelque sorte de l'extérieur aux interlocuteurs et qui préexisterait à l'interaction ¹. La contribution de Sophie Frigout constitue une bonne illustration de la manière dont on peut aujourd'hui revisiter, via la notion d'enjeux, les paradigmes classiques de l'influence sociale et étudier en tant que tels les effets des contrats de communication sur les productions interlocutives.

Si la considération de ces contrats de communication s'avère fondamentale pour rendre compte de ce qui se joue dans l'échange, elle ne permet pas d'appréhender la dimension dynamique de l'interaction ². Or, les interlocuteurs ne se contentent pas seulement d'interagir dans le seul cadre défini antérieurement à l'interaction, ces acteurs *construisent aussi dans l'interaction effective le contexte de cette interaction*. L'exemple de Marie fourni par Bromberg dans sa contribution, qui à la question de savoir si elle désire du café, répond : « *les excitants m'empêchent de dormir* » est tout à fait explicite quant à la manière dont cette construction s'opère : c'est sur la base d'attributions de contenus de pensée et d'états mentaux que son interlocuteur comprendra si sa réponse signifie un refus ou bien une acceptation. Pour que l'interprétation mutuelle de ce que l'interlocuteur veut dire à travers ses paroles s'opère convenablement, des théories relatives à ce qu'il croit, à ce qu'il désire et à ce qu'il ressent doivent sans cesse être élaborées. Notre capacité à utiliser des *théories de l'esprit* en développant des représentations sur les représentations de l'autre – ses intentions, ses connaissances – rend ses dires plus compréhensibles, plus prédictibles aussi. Il en est de même, selon Bromberg, pour l'analyste des énoncés conversationnels : c'est en construisant *la contextualisation* d'une interaction donnée qu'il pourra rendre plus ou moins interprétables les différents actes communicationnels.

¹ « Il (le contrat de communication) est ce qui permet aux partenaires d'un échange langagier de se reconnaître l'un l'autre avec les traits identitaires qui les définissent en tant que sujets de cet acte, de reconnaître la visée de l'acte qui les surdétermine (finalité), de s'entendre sur ce qui constitue l'objet thématique de l'échange (propos), et de considérer la pertinence des contraintes matérielles qui déterminent cet acte (...) constituant ainsi chez les êtres de langage une mémoire collective ancrée socio-historiquement » (Charaudeau, in Charaudeau & Maingueneau, 2002, 141).

² L'on peut aussi considérer (cf. Georget & Chabrol, in Ghiglione & Chabrol, 2000) qu'elle ne permet d'appréhender la dimension dynamique de l'interaction qu'à la condition de comprendre que ce qui est donné au départ en mémoire de travail sous forme de schème normatif général plus ou moins partagé (le contrat de lectorat) lequel doit être non seulement particularisé mais souvent négocié et en tout cas co-construit définitivement dans l'interaction. Les interlocuteurs ne se contentent pas seulement d'interagir dans le seul cadre défini antérieurement, ces acteurs co-construisent aussi dans l'interaction les significations effectives du contexte.

Les perspectives de la psychologie du développement

De par la place qu'elle accorde aux théories de l'esprit, la conception de la communication développée en psychologie sociale rejoint celle de la psychologie du développement. En effet, celle-ci cherche à cerner les connaissances et représentations dont l'enfant dispose à l'égard du fonctionnement psychologique général des êtres humains, en précisant dans quelle mesure l'enfant attribue des états mentaux aux personnes, et fait appel, tout au long de son développement, à ces entités mentales pour expliquer et prédire des conduites humaines observables (Astington, 1999 ; Baron-Cohen, 1998). Selon l'hypothèse « conversationnelle » formulée par Bruner (1991) et Deleau (1999), les pratiques de communication langagière faciliteraient l'interprétation d'autrui en référence aux états mentaux et, plus généralement la maîtrise du discours et la compréhension des croyances entretiendraient des rapports de construction mutuelle.

Cet exemple illustre bien la vitalité actuelle du champ des interactions communicatives en psychologie du développement, même si elle apparaît somme toute relativement récente. Comme le rappellent Florence Lacroix, Loïc Pulido et Annick Weil-Barais (in Chabrol, Olry-Louis & Najab, à paraître) :

« concernant le développement de l'enfant, même si de nombreux auteurs ont relevé l'importance du milieu dans lequel il vit, notamment le rôle des stimulations parentales et des représentations sociales, ce n'est que depuis une quinzaine d'années que l'influence du milieu est étudiée au plan microsystemique en considérant les interactions ».

Qu'il s'agisse d'interactions éducatives entre un adulte et un enfant ou d'interactions entre pairs, l'on peut aujourd'hui raisonnablement considérer que celles-ci constituent l'un des principaux leviers du développement cognitif. D'où l'importance, comme le font remarquer Agnès Danis, Arnaud Santolini et Charles Tijus dans leur contribution *« des théories, des formalismes et des méthodes qui permettent l'observation et l'expérimentation pour comprendre ce qui, dans l'interaction, favorise le développement cognitif »*. Dans ce domaine de recherche en effet – et cet ouvrage l'atteste bien – les auteurs cherchent généralement, d'une part, à préciser le modèle général d'étude des interactions à visée d'apprentissage sur lequel ils s'appuient, d'autre part, à élaborer des instruments de description des interactions dont la validité soit attestée par des critères internes et externes.

L'approche taxonomique de la situation d'interaction proposée ici même par Danis, Santolini et Tijus a le mérite d'en examiner la dimension communicationnelle selon différents critères, notamment selon le format de contenu, en distinguant un contenu *co-construit avec les pairs* (comme il en est question dans les contributions de Jean-Paul Roux et d'Isabelle Olry-Louis), d'un contenu *étayé* par un adulte (comme c'est le cas dans les textes de Danis *et al.*, de Lacroix et Gaux, de Soidet). D'un point de vue théorique, cela renvoie, dans le premier cas, à la transformation postulée par Vygotski (1934/1985) de processus interpersonnels à fonction communicative, en processus intrapersonnels à fonction cognitive, ainsi qu'à l'intériorisation des coordinations interindividuelles que suppose, sous la nécessité de se mettre d'accord, la thèse du conflit socio-cognitif (cf. Doise & Mugny, 1997, Perret-Clermont, 1996). Dans le second cas, la métaphore d'échafaudage (*scaffolding*) développée par Bruner (1983), et le concept de « zone de développement proximal » développé par Vygotsky (1934/1985) rendent compte de la manière dont l'adulte ajuste, dans sa relation de tutelle, le niveau et la forme de son aide aux besoins de l'enfant.

Selon ces auteurs et d'autres (cf. Gilly, Roux & Trognon, 1999), pour cerner de près l'ensemble des changements consécutifs aux interactions, il convient d'analyser, au moyen de méthodes séquentielles, les interactions et leurs transformations dans le temps, de prendre en compte les différences interindividuelles, et d'effectuer plusieurs mesures dans le cadre d'études longitudinales. Le lecteur trouvera dans cet ouvrage plusieurs travaux allant dans ce sens : des analyses séquentielles sont invoquées dans la contribution de Jean-Paul Roux, des approches différentielles sont proposées par Isabelle Soidet pour rendre compte des interactions de tutelle observées, et par Isabelle Olry-Louis pour évaluer les effets d'interactions entre pairs, la plupart des auteurs inscrivant en outre leurs travaux dans une perspective longitudinale. Par ailleurs, l'intérêt de méthodes d'observation des interactions qui soient basées sur les propriétés des objets de l'interaction est à souligner. Des échelles de mesure ont pu être élaborées pour décrire l'étayage verbal de l'adulte en référence à des tâches spécifiques : la catégorisation dans le texte de Danis *et al.*, la compréhension de la structure des mots dans le texte de Lacroix et Gaux et la polysémie du langage dans celui de Pulido et Iralde. Elles permettent très clairement de différencier finement les interventions de l'adulte, qu'il s'agisse de « demandes », de « répétitions » ou encore de « reformulations » et de leur donner sens par rapport aux compétences des enfants en cours de construction.

Les perspectives pragmatiques

« Le point de vue pragmatique considère que le langage est un acte doté d'une certaine force (illocutoire, perlocutoire) orientée vers l'interlocuteur, force qui d'une part témoignerait de l'intention langagière du sujet parlant et d'autre part obligerait l'interlocuteur à avoir, à son tour, un comportement langagier conforme aux caractéristiques de cette force. En cela, le langage est lui-même action puisqu'il fait ou fait faire, qu'il l'exprime de façon directe ("Fermez la fenêtre") ou indirecte ("Il fait froid"). Ce point de vue, dont Austin et Searle ont été les promoteurs (...) fonde le langage en acte. On remarquera qu'ici le rapport entre langage et action est un rapport de fusion de l'un dans l'autre.... Il n'y a pas langage au service de l'action ni action comme productrice de langage, mais langage en action ou langage-action » (Charaudeau, 2004, 152).

Cette orientation « pragmatique » a donné lieu en tout cas à plusieurs interprétations. Elle a d'abord permis à une *pragmatique sémantique cognitive monologique*, ancrée dans la langue, de se développer. Se focalisant sur l'analyse de l'intentionnalité du Je locuteur, de la force illocutoire de ses actes et des conditions préparatoires de leur « réussite », elle cherche à rendre compte de l'*intercompréhension* des interlocuteurs selon des tables de vérité renouvelées. À celle-ci a souvent été opposée une *pragmatique du discours situationnelle* qui inclurait les conditions sociales, les représentations du type d'activité et du contexte des « actes de parole ». À visée plus « interactionnelle », cette dernière serait particulièrement attentive à montrer comment, à travers leurs actions et réactions, les interlocuteurs procèdent à une régulation communicationnelle intersubjective de leurs enjeux en fonction de buts partageables d'action (Ghiglione et Chabrol, 2000).

Mais quelle place occupe dans ce classement la « logique illocutoire » de Searle et Vanderveken (1985) qui réunit la réussite illocutionnaire ou la compréhension de l'intention du locuteur (l'*uptake*) et la satisfaction perlocutoire de l'acte par son interlocuteur (réaction attendue) ? Où situer « la logique interlocutoire » de Trognon qui propose de construire « *une théorie susceptible de fonder une analyse de séquences conversationnelles qui concrétise la*

thèse que la conversation constitue une matrice d'accomplissement des rapports sociaux et de la pensée » en reliant la théorie linguistique des structures hiérarchiques de la conversation (Roulet, 1985), la sémantique générale (Vanderveken, 1988/1990) et la théorie déjà évoquée de Searle et Vanderveken ?

Au fond, les théorisations qui se constituent à partir de la notion « d'acte de langage » constituée d'un contenu propositionnel sémantique (une cognition ?) et d'une force illocutionnaire d'action (sociale ?) qui se combinent dans les quelques échanges d'une séquence (micro-textuelle) située dans une transaction, aboutissent souvent à une *pragmatique formelle et logique* (Trognon et Batt, ici même). Les inférences nécessaires pour déterminer les implicites devraient pouvoir être calculables, d'où la recherche de modélisations logiques.

Quoi qu'il en soit, une telle pragmatique formelle doit être articulée ensuite non seulement à une analyse conversationnelle linguistique mais aussi à un domaine conceptuel de la psychologie, avec un ensemble d'hypothèses, de concepts opératoires et de méthodes, pour produire des applications en psychologie du travail, développementale ou cognitive.

Qu'en est-il pour les démarches qu'il serait possible de réunir sous le terme de pragmatique du discours ? Au-delà de leur diversité évidente, on peut tenter de dégager des points communs. D'abord une référence à une *dimension sémio-linguistique* très largement entendue qui reprend tous les éléments linguistiques et paralinguistiques qui peuvent faire sens en analyse du discours : les indices de genres de discours, les mécanismes de textualisation, les formes lexicales, les procédures argumentatives et les marquages énonciatifs, mais aussi les signes gestuels et prosodiques.

Une référence décisive à la *dimension actionnelle* est élaborée dans une reprise critique des problématiques de l'action communicationnelle avec par exemple les notions *d'actes de parole ou de discours*, à la place de celle d'acte de langage (Chabrol & Bromberg, 1999)³, et en tout cas une inscription « *des instances d'agents, d'acteurs ou d'actants socialement spécifiés qui endossent des identités... dépendants des statuts sociaux et des rôles langagiers auxquels ceux-ci donnent accès* » (Fillietaz, 2004, 16).

C'est dire que les actions liées aux activités humaines sont maintenant réinscrites dans les processus communicationnels eux-mêmes. Il ne s'agit plus seulement de comprendre... pour se comprendre mais d'agir ensemble ou de faire agir en se comprenant. Ceci suppose des capacités et connaissances pour interpréter des énoncés contextualisés et donc mettre en rapport *le cadre social* de référence pertinent situationnellement et les contraintes contractuelles (contrats de communication) qui en découlent pour le dispositif d'interaction et les rôles communicationnels qui sous-tendent les échanges nécessaires à la réalisation des buts (*cadre interactionnel*).

Quelques questions vives

Finalement, en nous appuyant sur l'ensemble des contributions de cet ouvrage, nous pouvons tenter d'interroger le champs de l'interaction communicative : en quoi a-t-il changé ces dernières années ? Les connaissances s'y cumulent-elles conformément au fonctionnement

³ « L'acte de parole » serait un acte de communication qui consiste en la mise en relation d'un projet ou visée d'action communicationnelle et d'une énonciation langagière, qui servent de support à l'effectuation d'un but d'action non langagier (Chabrol & Bromberg, 1999).

général de la production scientifique ? Si oui, quels enseignements est-il possible d'en tirer en vue d'esquisser quelques perspectives de recherches?

Un premier constat peut être avancé selon lequel, dans ce champ, les choses apparaissent globalement plus compliquées qu'on ne le croyait il y a 15 ou 20 ans, le regard porté sur elles se renouvelant au fur et à mesure que l'on se dotait de moyens d'observation mieux construits. Prenons quelques exemples.

Avec la thèse du conflit socio-cognitif, l'on était initialement pas loin de penser qu'il suffisait à plusieurs enfants d'interagir pour progresser au plan cognitif. Aujourd'hui les chercheurs, parce qu'ils sont précisément entrés de plus en plus finement dans l'analyse de l'interaction, savent bien qu'il n'en est rien et que bien des conditions langagières, cognitives, situationnelles, certaines préexistant à l'interaction, d'autres émergeant au cours de l'interaction, sont déterminantes quant aux bénéfices cognitifs ultérieurs possibles (cf. par exemple Sorsona, 1999).

En ce qui concerne l'objet même de l'analyse, l'on a longtemps affirmé la suprématie du langagier sur tout le reste : les mimiques, les gestes, la prosodie Aujourd'hui, l'on cherche à mieux articuler les aspects verbaux et non verbaux de l'interaction. Ainsi, la contribution de Jacques Cosnier défend l'idée selon laquelle la gesticulation fournit non seulement une facilitation à l'expression de la chaîne parlée, mais aussi un étayage, « *la mise en corps de la pensée servant d'intermédiaire nécessaire à sa mise en mots* ». Le corps représenterait par ailleurs un instrument essentiel de l'activité relationnelle avec les autres, l'empathie reposant fondamentalement sur un substrat corporel. En fait, c'est tout l'étayage corporel oublié des interactions qui réapparaît et il s'étend aux processus affectifs qui accompagnent la gestion des échanges communicationnels. Ainsi, les émotions éprouvées et les attributions affectives sous-tendent la production des cognitions et seraient élaborées dans l'interaction même par « *le phénomène d'échoïsation et de synchronie mimétique où les interlocuteurs extériorisent "en miroir" des mimiques, des gestes et des postures semblables à ceux de leur partenaire* » (cf. contribution de Cosnier). Pour sa part, Patrice Georget situe sa contribution « *dans une perspective multimodale dans laquelle la voix, l'expression faciale, le regard, la proxémie et la posture sont appréhendés non seulement en interaction mais aussi dans leurs liens avec le discours* », ce qui suppose de se doter d'une théorie intégrée de la communication, qui explicite les liens unissant verbal et non verbal.

Le dernier exemple concerne les liens conceptuels qui unissant langage, pensée, activité. En 1999, dans la préface du numéro de *Psychologie Française* consacré à l'interaction et ses processus d'influence, Alain Blanchet et Claude Chabrol écrivaient prudemment : « *tous les processus psychologiques sont latents et donc inférés à partir de leurs modifications comportementales et langagières* » tandis que de nombreux auteurs présentaient le langage externe comme le reflet du langage interne ou de la pensée. Qu'en est-il aujourd'hui ? L'idée selon laquelle l'analyse langagière ne constitue pas nécessairement la meilleure procédure d'observation de phénomènes latents qui soit, parce que les cheminements de la pensée ne peuvent pas être restitués uniquement à partir de ce qui se dit fait son chemin. De manière générale, les conceptualisations du langage se sont considérablement enrichies et s'accompagnent, aujourd'hui, d'une théorisation de l'action et/ou de la pensée. Ainsi, Jean-Paul Bronckart expliquait récemment qu'un principe majeur de l'interactionnisme social :

« est de considérer que le langage n'est pas (seulement) un moyen de traduction-expression de processus qui seraient, eux, plus strictement psychologiques (perception, cognition, sentiments, émotions), mais qu'il est en réalité l'instrument fondateur et

*organisateur de ces processus mêmes, en tout cas dans leurs dimensions spécifiquement humaines »*⁴.

Dans « l'approche praxéologique » qu'il avance dans sa contribution, Laurent Fillietaz cherche pour sa part, en s'appuyant sur l'analyse d'une situation professionnelle, à comprendre comment « *les propriétés temporelles des activités situées contraignent l'organisation du discours-en-interaction* », et comment celui-ci participe, en retour, à « *la régulation et à la synchronisation des processus temporels propres à l'organisation des activités sociales* ». Dans une perspective un peu différente, la contribution de Manuel Zacklad tente de revisiter la frontière qui sépare les dimensions communicationnelles et praxéologiques de l'action en s'attachant au cas des activités de service au sein desquelles ces dimensions sont intimement imbriquées. Ces contributions font apparaître la nécessité d'une théorie générale de l'action associée aux actions communicationnelles. Elle devrait permettre de comprendre et de catégoriser les formes de vie ou d'action coopérative désignées comme les « *interactions* » qui constituent le cadre des actions communicationnelles et leur trame dans une orientation « psycho-socio-pragmatique » (Chabrol, 2004, 197).

Le deuxième constat qui peut être établi à la lumière des textes réunis dans cet ouvrage concerne *l'aspect pluridisciplinaire des théorisations* du domaine. Les interactions communicatives ne constituent pas, loin s'en faut, un domaine de recherche autonome. Ni l'analyse des conversations, ni l'approche purement psychologique ne peuvent à elles seules rendre compte des mécanismes de l'interaction communicative. Si, dans le passé, certains ont caressé l'espoir de reconstruire leurs disciplines à partir de l'analyse des interactions verbales, l'on assiste aujourd'hui plutôt au phénomène inverse, dans le sens où les problématiques interactionnelles viennent en appui de corps de connaissances constitués pour renouveler les façons de raisonner. Il semble même que c'est aux disciplines les plus solidement construites autour de concepts, de méthodes développées préalablement, que l'intégration d'une approche interactionnelle profite le plus, à condition, bien sûr, qu'un authentique travail d'articulation soit accompli. C'est ainsi que de nouveaux objets d'étude peuvent émerger.

Prenons-en pour exemple la notion d'éducation (re)définie par Lacroix, Pulido et Weil-Barais (in Chabrol, Olry-Louis & Najab, à paraître) comme « *une transaction entre personnes à propos de la maîtrise d'un artefact ou d'un outil culturel qui s'effectue principalement au moyen du langage, ce qui n'exclut pas d'autres canaux de communication* », ce qui implique que l'étude des processus éducatifs s'appuie sur l'étude des interactions langagières, lieu des transactions entre les personnes concernées. La tutelle est ainsi analysée en termes conversationnels comme un ensemble d'actes de langage (des demandes, des reformulations, des évaluations) adressés à l'enfant qui orientent son activité et lui donnent sens.

Une telle démarche est, on le voit bien, extrêmement coûteuse pour les chercheurs. Si l'on en croit ces auteurs (et d'autres comme Jean-Paul Roux ici même), l'étude des interactions éducatives ne peut se contenter ni de modèles globaux de tutelle, ni de modèles empruntant uniquement à la pragmatique conversationnelle. Au lieu de cela, elle nécessite de prendre appui sur : 1) un modèle conversationnel permettant de rendre compte du contexte interactionnel, 2) un modèle des objets des transactions qui renvoie à l'épistémologie des objets de savoir, 3) un modèle des traitements cognitifs afférents aux objets et 4) un modèle du développement de ces compétences. D'autres approches, plus focalisées, cherchent à articuler étroitement deux champs. La contribution de Jean Vivier par exemple s'inscrit très

⁴ Texte inédit diffusé dans le cadre du colloque de Pragmatique organisé à Genève en 2004.

explicitement dans une interaction pluridisciplinaire entre psychologie et traductologie, pour répondre aux préoccupations professionnelles des interprètes de conférences, auxquelles la psychologie cognitive, trop réductrice eu égard à la complexité d'une profession, ne fournit pas de réponse adaptée. Cette articulation n'est pas sans poser problème. *« Il importe en effet, d'éviter de plaquer des modèles élaborés dans d'autres contextes sans s'interroger sur leur adéquation ; il s'agit au contraire de reconstruire les outils d'analyse en fonction de la complexité des situations »* écrit Jean Vivier (in Chabrol, Olry-Louis & Najab, à paraître).

Certains auteurs proposent ici même un intitulé pour cette approche pluridisciplinaire : il s'agit d'une psycho-socio pragmatique pour Marcel Bromberg et pour Claude Chabrol, d'une pragmatique psycho-sociale pour Laurent Fillietaz. D'autres, comme Alain Trognon et Martine Batt la subordonnent à son adéquation avec l'analyse de la conversation, considérant que si *« la conversation constitue l'objet d'un vaste programme d'investigation scientifique (...) son extension à la psychologie suppose que lui soit associée une formalisation adéquate »*.

Notre troisième et dernière remarque est suscitée par la diversité des méthodologies qui sous-tendent les différents travaux présentés dans l'ouvrage. Toute la question est de savoir quelle posture épistémologique adopter face aux interactions communicatives. Doivent-elles être recueillies en situation nécessairement naturelle ? Supportent-elles sans dommage l'intervention du chercheur ? Ou plus généralement, comment assurer la validité des travaux ? Quelles places occupent à cette fin l'observation et l'expérimentation ?

Certains apportent des réponses dépourvues d'ambiguïté. Dans leur contribution par exemple, Alain Trognon et Martine Batt s'expriment ainsi :

« le programme interactionniste (...) doit impérativement prendre en considération trois contraintes majeures. La première est que les données conversationnelles sont des données naturelles et non pas des données provoquées, elles sont "découvrables" mais non "imaginables" (...) à la différence des données expérimentales et des données d'enquête (...). En raison du fait que les travaux consacrés à l'interaction sont nécessairement multidisciplinaires (...), le second impératif consiste à recourir systématiquement à un métissage théorique. Enfin, puisque c'est l'élaboration d'une science naturelle plutôt que d'une discipline formelle que l'on vise, on privilégiera une démarche empirique plutôt qu'hypothético-déductive ».

Il est vrai que bon nombre de contributions, qui analysent dans une perspective linguistique ou ethnographique un corpus recueilli en situation naturelle, en se livrant à des interprétations argumentées s'inscrivent implicitement dans ce cadre (par exemple, celles de Fillietaz, Picard). Il est non moins vrai que d'autres contributions recourent à des situations provoquées en manipulant expérimentalement certains paramètres de l'interaction et analysent les interactions observées dans chacune de ces situations. L'on trouve ce type de démarche tout autant en psychologie développementale (cf. par exemple contributions de Lacroix et Gaux, Danis *et al.*, Olry-Louis) qu'en psychologie sociale (voir en particulier les textes de Frigout et de Georget) à tel point que cela constitue un trait partagé susceptible de rassembler ces disciplines. On la trouve également dans des approches plus larges de la communication, la contribution de Jacques Cosnier, qui étaye son propos par des données naturalistes, psychophysiologiques et expérimentales, étant incontestablement la plus intégrative d'un point de vue méthodologique.

Pour notre part, la cohabitation des deux types de démarche constitue bien l'une des richesses du champ ; elle préfigure de possibles apports mutuels dès lors que chacune des orientations cherche à éprouver sa propre validité. Comme le souligne, dans sa contribution, Laurent Fillietaz :

« une linguistique du discours qui considère les productions langagières comme essentiellement dialogiques et étroitement indexées aux raisonnements situés, à la négociation des rapports sociaux et à l'interprétation des unités signifiantes de l'environnement (...) rejoint les préoccupations des psychologues du travail et de l'interaction, ouvrant ainsi sur un champ de recherche interdisciplinaire ... ».

Faisons alors l'hypothèse qu'une théorisation pluridisciplinaire orientera vers le choix d'une multiplicité de méthodes pour rendre compte de la multidimensionnalité des processus évoqués par les activités étudiées.

Ainsi l'observation passe par l'enregistrement des interactions, de plus en plus souvent filmées, pour intégrer tous les indices sémiotiques (mimiques, gestualité, prosodie...) et non plus seulement les échanges langagiers réduits au seul plan linguistique comme au début de l'analyse conversationnelle.

Mais les unités interactionnelles d'analyse de l'action humaine sont encore mal définies ou du moins très variables quant à leur taille (micro ou macro) selon les domaines (cf. Fillietaz, 2004). Leurs articulations avec les unités des actions communicationnelles, minimales ou séquentielles, sont peu stabilisées, d'autant que celles-ci doivent être médiatisées par des conjectures sur les états mentaux latents.

En outre, la difficulté d'évaluer les réussites ou les échecs (changements d'attitude et de représentations, facilitation dans les résolutions de problème) à partir de l'interprétation des seuls échanges concernés, justifie le recours à des méthodologies courantes en psychologie : des observations avec comparaisons multiples, des mesures connexes avant/après ou longitudinales, des épreuves comportementales

Soulignons ici la nécessité de procédures expérimentales pour mettre à l'épreuve les résultats acquis par les méthodologies habituelles dans ce champ. Modéliser les interactions d'un tuteur, d'un enseignant, d'un animateur de débat ou d'un contremaître avec des sujets naïfs, pour tester en situation ou en laboratoire des hypothèses déjà stabilisées par une première série de recherches, peut se révéler utile quand on invoque des facteurs interactionnels causaux.

Ces procédures pourront être complétées par des verbalisations postérieures ou en cours de réalisation de la tâche, sans exclure le recours à des entretiens focalisés qui devraient permettre au chercheur de mieux situer ses propres interprétations « savantes » face à celle des membres participants, ce qui est une question récurrente depuis les apports de l'ethnométhodologie.

Pour conclure, nous soutenons que l'interactionnisme social, cognitif, développemental ou affectif est sans doute une voie de renouvellement de la psychologie. Il ouvre la discipline à une transversalité positive entre des concepts et des méthodes développés dans plusieurs champs des sciences humaines qu'il tente de *reconfigurer* pour les intégrer dans des démarches psychologiques. Toutefois les difficultés ne doivent pas être sous-estimées en ce point. Ces démarches plurielles présentent des équilibres instables. Elles peuvent par moments, réduire les dimensions psychologiques à l'une de ses composantes, sociologique, sémio-linguistique ou discursive. Cependant l'intérêt de cette voie est évident, au-delà de sa complexité. Elle produit en psychologie un champ d'indices beaucoup plus écologiques que les artefacts habituels et surtout beaucoup plus proches de la pertinence signifiante qui caractérise les actes et comportements humains.

Les recherches présentées ici peuvent être distinguées selon qu'elles portent sur des propriétés relativement générales des interactions communicatives ou selon qu'elles s'attachent à spécifier des interactions dans un champ plus circonscrit, lequel peut renvoyer à une finalité de connaissance, ou à une finalité d'action exercée sur autrui ou sur le réel.

Les actes sont organisés en six parties. La première porte sur l'analyse des interactions communicatives et comprend cinq textes qui explorent chacun un univers d'analyse possible : psycho-socio-pragmatique pour Bromberg et pour Chabrol, logique pour Trognon et Batt, praxéologique pour Fillietaz et communicationnel pour Zacklad. La deuxième partie décrit et analyse les interactions éducatives qui s'adressent à de jeunes enfants à l'école (Pulido & Iralde, Roux), chez les assistantes maternelles (Lacroix & Gaux), au musée (Alincai & Weil-Barais) ou en laboratoire (Danis *et al.*). La troisième partie est consacrée aux interactions d'apprentissage entre adolescents ou jeunes adultes, qu'elles s'effectuent à deux, avec un tuteur (Soidet) ou un maître (Simonnet), en groupe de pairs (Buchs, Olry-Louis), ou au moyen des nouvelles technologies (Renaud & Tijus). La quatrième partie s'intéresse aux phénomènes d'influence, à travers les interactions médiatiques (Becqueret, Desquinabo) et persuasives (Frigout, Georget & Degand). La cinquième partie concerne les interactions bilingues (Vivier, Abou-Hashish & Segond-Baldwin,) et interculturelles (Loyrion, Vermès). La sixième et dernière partie rassemble l'étude des interactions interpersonnelles telles qu'elles se manifestent au plan corporel (Cosnier), dans les pratiques langagières quotidiennes (Picard, Quidot) et thérapeutiques (Santarpia *et al.*).

Références bibliographiques

- Armengaud, F., 1999, *La pragmatique*, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?
- Astington, J. W., 1999, *Comment les enfants découvrent la pensée. La théorie de l'esprit chez l'enfant*, Paris, Retz.
- Bange, P (Ed.), 1987, *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire : une consultation*, Berne, Peter Lang.
- Baron-Cohen S., 1998, *La cécité mentale : Un essai sur la théorie de l'esprit*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- Bernicot, J. & Trognon, A., 2002, « Le tournant pragmatique en psychologie », in J. Bernicot, A. Trognon, M. Guidetti & M. Musiol (Eds.), *Pragmatique et psychologie*, Nancy, Presses Universitaires de Nanterre, p. 13-32.
- Bernicot, J., Caron-Pargue, A., Trognon, A. (Eds.), 1997, *Conversation, interaction et fonctionnement cogniti*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- Berrendonner A., Parret H. (Eds.), 1990, *L'interaction communicative*, Berne, Peter Lang.
- Blanchet, A. & Chabrol, C., 1999, « L'interaction et ses processus d'influence », numéro spécial de *Psychologie Française*, vol. 44, n°4.
- Borzeix, A. & Fraenkel, F. (Eds.), 2001, *Langage et travail : Communication, cognition, action*, Paris, CNRS Editions.
- Brassac, C., 2004, « Action située et distribuée et analyse du discours: quelques interrogations », *Cahiers de Linguistique Française*, 26, p. 251-268.
- Bromberg, M. & Trognon, A. (Eds.), 2004, *Psychologie sociale et communication*, Paris, Dunod.

- Bronckart, J. P., 1996, *Activités langagières, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- Bruner, J. S., 1983, *Le développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Bruner, J. S., 1991, *Car la culture donne forme à l'esprit : de la révolution cognitive à la psychologie culturelle*, Paris, ESHEL.
- Camus, O., 1999, « Les interactions langagières », in P. Pétard (Ed.) *Psychologie sociale*. Rosny, Bréal, p. 259-316.
- Chabrol, C., 1994, *Discours du travail social et pragmatique*, Paris, P.U.F.
- Chabrol, C., 2004, « Pour une psycho-socio-pragmatique de l'agir communicationnel », *Cahiers de Linguistique Française*, 26, p. 197-213.
- Chabrol, C., Bromberg, M., 1999, « Préalables à une classification des actes de parole », *Psychologie française*, 44, n°4, p. 291-306.
- Chabrol, C., Olry-Louis, I. & Najab, F., à paraître, *Interactions communicatives et psychologies*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Charaudeau, P. & Maingueneau, D., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Charaudeau, P., 2004, « Comment le langage se noue à l'action dans un modèle socio-communicationnel du discours. De l'action au pouvoir », *Cahiers de Linguistique Française*, 26, p. 151-175.
- Cicurel, F. & Doury, M. (Eds), 2001, *Interactions et discours professionnels : usages et transmissions*, Les Carnets du Cédiscor, 7, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Danis, A., Schubauer Leoni, M.L., Weil-Barais, A. (Eds.), 2003, « Interaction, acquisition des connaissances et développement », numéro spécial du *Bulletin de Psychologie*, 56(4).
- Deleau, M., 1990, *Les origines sociales du développement mental*, Paris, Armand Colin.
- Deleau, M., 1999, « Communiquer, imaginer, penser la pensée », in M. Deleau (Ed.) *Psychologie du développement*. Rosny : Bréal, p. 190-241.
- Doise, W. & Mugny, G., 1997, *Psychologie sociale et développement cognitif* (2^{ème} édition, Paris, Armand Colin.
- Engrand, E., Lambolez, S. & Trognon, A. (Eds.), 2002, *Communications en situation de travail à distance*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- Filliettaz, L., 2004, « Les modèles du discours face au concept d'action : présentation », *Cahiers de Linguistique Française*, 26, p. 151-175.
- Ghiglione, R., 1986, *L'homme communiquant*, Paris, Armand Colin.
- Ghiglione, R. & Chabrol, C., 2000, « Contrats de communication, stratégies et enjeux », numéro spécial de *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 13(4).
- Ghiglione, R. & Trognon, A., 1993, *Où va la pragmatique ?* Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- Gilly, M., Roux, J. P., & A. Trognon, (Eds), 1999, *Apprendre dans l'interaction*, Nancy et Aix, Presses Universitaires de Nancy et Presses Universitaires de Provence.
- Grosjean, M. & Lacoste, M., 1999, *Communication et intelligence collective : le travail à l'hôpital*, Paris, P.U.F.
- Grosjean, M. & Mondada, L. (Eds), 2004, *La négociation au travail*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

- Guidetti, M. & Laval, V. (Eds.), 2004, « Pragmatique développementale : aspects normaux et pathologiques », numéro spécial de *Psychologie Française*, vol. 49, n°2.
- Kerbrat-Orecchioni, C., 1990, *Les interactions verbales*, tome , Paris, Armand Colin.
- Kostulski, K. & Trognon, A. (Eds.), 1998, *Communications interactives dans les groupes de travail*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- Mead, G. H., 1934, *Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Moscovici, S. (Ed.), 1984, *Psychologie sociale*, Paris, PUF.
- Olry-Louis, I. (Ed.), 2003, « Coopérer et apprendre par le dialogue », numéro spécial de *L'Orientation Scolaire et Professionnelle*, vol. 32, n°3.
- Perret-Clermont, A.N., 1996, *La construction de l'intelligence dans l'interaction sociale* (2^{ème} édition), Berne, Peter Lang.
- Roulet, E., 1995, « Etude des plans d'organisation syntaxique, hiérarchique et référentiel du dialogue : autonomie et interrelations modulaires », *Cahiers de linguistique française* 17, p. 123-140.
- Searle, J. R. & Vanderveken, D., 1985, *Foundations of Illocutionary Logic*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Sorsana, C., 1999, *Psychologie des interactions socio-cognitives*, Paris, Armand Colin.
- Vanderveken, D., 1988/1990, *Meaning and Speech Acts (1), Principles of Language Use (2): Formal Semantics of Success and satisfaction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Vion, R., 1992, *La communication verbale – Analyse des interactions*, Paris, Hachette.
- Vygotski, L.S., 1934/1985, *Pensée et langage*, Paris, Editions sociales.